

L'ENFANT DE LUMIÈRE

Une légende d'Aetheris — Noël 1236

© 2025 Mikaela Georgio. Tous droits réservés.

Cette œuvre est protégée par les lois relatives au droit d'auteur. Toute reproduction, distribution, modification ou utilisation, en tout ou en partie, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteure, est strictement interdite et pourra donner lieu à des poursuites judiciaires.



PARTIE 1 — La Nuit la Plus Sombre

L'hiver avait fondu sur Montségur comme une malédiction.

Depuis des mois, la forteresse cathare se dressait contre le ciel gris, assiégée par les armées du roi de France et les croisés venus purifier cette terre de ce qu'ils appelaient l'hérésie. Les pierres de la citadelle, battues par les vents glacés des Pyrénées, semblaient elles-mêmes frissonner sous le poids de tant de souffrance.

En contrebas, le camp des croisés s'étendait comme une plaie sombre sur la vallée. Des milliers de tentes, des milliers de feux, des milliers d'hommes venus accomplir ce qu'ils croyaient être la volonté divine. Parmi eux, dissimulés dans l'ombre, se trouvaient les Chasseurs du Cercle du Vallum, une confrérie ancienne, secrète, dont la mission dépassait les querelles de foi des hommes ordinaires. Eux ne combattaient pas pour le roi ni pour l'Église. Ils combattaient pour la Muraille, cette barrière invisible qui séparait le monde des vivants des ténèbres qui grondaient au-delà.

Et ce soir, quelque chose les inquiétait.

Quelque chose d'ancien.

Quelque chose de puissant.

Mais là-haut, dans l'enceinte de Montségur, les Cathares ne pensaient pas aux Chasseurs ni même aux croisés. Cette nuit était différente. Cette nuit, malgré le siège, malgré la faim qui creusait les ventres et le froid qui mordait les os, une lueur fragile brillait dans les coeurs.

C'était la nuit de la Nativité.

La nuit où, selon les écritures, un enfant était venu au monde pour sauver l'humanité.

Dans les ruelles étroites du village cathare, blotti contre les flancs de la forteresse, quelques bougies tremblaient aux fenêtres. Les Parfaits, ces hommes et ces femmes qui avaient renoncé aux biens terrestres pour se consacrer à la lumière, priaient en silence. Leurs voix, murmures à peine audibles, s'élevaient comme des volutes de fumée vers un ciel chargé de nuages.

La neige avait commencé à tomber au crépuscule. D'abord quelques flocons timides, puis une chute plus dense, plus régulière, qui recouvrait peu à peu les toits de chaume et les chemins de terre battue. Le monde semblait retenir son souffle, suspendu entre deux époques, entre deux destins.

Et au cœur de ce silence, dans une petite maison de pierre aux volets clos, une femme criait.

Pas un cri de terreur.

Un cri de vie.

Blanche serrait les draps entre ses doigts, le front perlé de sueur malgré le froid. Son ventre, rond et tendu, se contractait avec une violence qui la laissait haletante. Autour d'elle, trois femmes s'affairaient, leurs gestes précis trahissant l'urgence. L'une tenait une bassine d'eau chaude, l'autre préparait des linges propres, la troisième murmurait des prières anciennes, des mots qui n'appartenaient pas tout à fait à la langue des hommes.

Et dans un coin de la pièce, assise sur un tabouret de bois, une vieille femme observait.

La Doyenne.

Ses cheveux blancs, tressés en une longue natte qui descendait jusqu'à sa taille, brillaient d'un éclat presque argenté à la lueur des chandelles. Ses yeux, d'un gris profond comme un ciel d'orage, ne quittaient pas Blanche. Elle ne bougeait pas. Elle ne parlait pas. Elle attendait.

Car elle savait.

Elle avait vu, dans ses visions, ce qui allait naître cette nuit.

Et cela changerait tout.

Au-dehors, le vent hurla soudain, faisant trembler les volets. La flamme des bougies vacilla, projetant des ombres dansantes sur les murs de pierre. Blanche poussa un nouveau cri, plus fort, plus déchirant.

L'enfant arrivait.

Et avec lui, une lumière que le monde n'avait pas vue depuis des siècles.

PARTIE 2 — Blanche

Blanche avait vingt-trois ans, mais cette nuit, elle se sentait aussi vieille que les montagnes qui entouraient Montségur.

Elle était née dans ce village, fille d'un tisserand et d'une guérisseuse. Sa mère lui avait appris les secrets des plantes, les murmures qui apaisent les fièvres, les gestes qui soulagent les douleurs. Son père lui avait appris la patience, celle du métier à tisser, où chaque fil doit trouver sa place pour que l'ensemble prenne forme.

Elle avait grandi parmi les Cathares, bercée par leurs chants et leurs prières. Pour eux, le monde était un combat entre la lumière et les ténèbres, entre l'esprit et la matière. Ils ne craignaient pas la mort, ils la voyaient comme une libération, un retour vers la source de toute chose. Mais ils chérissaient la vie, chaque vie, comme un miracle fragile qu'il fallait protéger.

Blanche avait aimé un homme.

Il s'appelait Guilhem. Un berger aux mains calleuses et au sourire doux, qui parcourait les pentes de la montagne avec ses bêtes. Ils s'étaient mariés au printemps, sous un ciel bleu éclatant, entourés des leurs. Elle avait cru que leur bonheur durerait toujours.

Mais la guerre était venue.

Les croisés avaient déferlé sur le Languedoc comme une marée noire, brûlant les villages, massacrant ceux qui refusaient d'abjurer leur foi. Guilhem était parti se battre avec les autres hommes du village. Il n'était jamais revenu. On lui avait rapporté son corps un matin d'automne, transpercé de trois flèches, le visage encore tourné vers le ciel comme s'il cherchait la lumière même dans la mort.

Blanche avait pleuré.

Elle avait hurlé.

Puis elle avait découvert qu'elle portait son enfant.

Cet enfant, c'était tout ce qui lui restait de Guilhem. Tout ce qui lui restait d'espoir dans ce monde dévasté. Pendant des mois, elle l'avait protégé dans son ventre, lui murmurant des berceuses la nuit, lui promettant un monde meilleur même si elle n'y croyait plus vraiment.

Et maintenant, l'enfant arrivait.

— Respire, Blanche, respire, lui ordonna Mathilde, la sage-femme.

Blanche essaya. L'air lui brûlait les poumons. Son corps n'était plus que douleur, vagues successives qui la submergeaient puis refluaient, ne lui laissant que quelques instants de répit avant de revenir, plus fortes encore.

Elle pensa à Guilhem.

Tu aurais dû être là, songea-t-elle. Tu aurais dû tenir ma main. Tu aurais dû voir ton enfant naître.

Une larme roula sur sa joue, se mêlant à la sueur.

— C'est bientôt fini, murmura Mathilde. Je vois la tête. Pousse encore, ma fille. Pousse !

Blanche rassembla ce qui lui restait de forces. Elle agrippa les draps si fort que ses jointures blanchirent. Et elle poussa, de toute son âme, de tout son être, comme si elle poussait contre les ténèbres elles-mêmes.

Dans son coin, la Doyenne se leva.

Ses yeux gris s'illuminèrent d'une lueur étrange, pas naturelle, pas humaine. Elle fit un pas vers le lit, puis un autre, comme attirée par une force invisible.

— Il vient, murmura-t-elle. Le Souffle vient.

Mathilde lui jeta un regard intrigué, mais n'eut pas le temps de répondre.

Car au même instant, dans le lointain, une cloche sonna.

Minuit.

La nuit de la Nativité venait de commencer.

Et l'enfant choisit ce moment précis pour naître.

PARTIE 3 — La Naissance

Le cri de Blanche se mêla à celui du nouveau-né, deux voix qui s'entrelacèrent dans la nuit comme les fils d'une même étoffe.

Mathilde reçut l'enfant dans ses bras. Ses gestes, pourtant rodés par des dizaines d'accouchements, tremblèrent légèrement. Elle coupa le cordon, nettoya le petit corps couvert de sang et de liquide, puis l'enveloppa dans un linge propre.

— C'est une fille, annonça-t-elle d'une voix émue. Une belle petite fille.

Blanche tendit les bras, le souffle court, les yeux embués de larmes.

— Donne-la-moi. S'il te plaît. Donne-la-moi.

Mathilde s'approcha du lit et déposa délicatement l'enfant contre la poitrine de sa mère. Blanche referma ses bras autour d'elle, la serrant comme si elle craignait qu'on la lui arrache. Le bébé cessa de pleurer presque instantanément. Ses petits yeux, encore plissés, s'entrouvrirent, et Blanche y vit quelque chose d'extraordinaire.

Une lumière.

Pas le reflet des chandelles. Pas une illusion née de la fatigue. Une lumière propre, douce, dorée, qui semblait émaner de l'enfant elle-même.

— Par tous les saints..., murmura l'une des femmes.

Blanche ne l'entendit pas. Elle ne voyait que sa fille, ce petit visage parfait, ces minuscules doigts qui se refermaient sur le tissu de sa robe. Elle sentait son cœur battre contre le sien, deux rythmes qui se cherchaient, se trouvaient, s'accordaient.

— Ma fille, souffla-t-elle. Ma petite fille.

C'est alors que cela se produisit.

Le feu de l'âtre, qui brûlait faiblement depuis des heures, s'éleva soudain. Les flammes grimpèrent, hautes, vives, dévorant le bois avec une faim nouvelle. Leur couleur changea de l'orange ordinaire, elles passèrent au doré, puis au blanc, si intenses que les femmes durent détourner le regard.

— Qu'est-ce que..., commença Mathilde.

Elle n'eut pas le temps de terminer.

L'eau de la bassine se mit à trembler. Pas comme si quelqu'un l'avait heurtée, non. Elle ondulait de l'intérieur, dessinant des cercles concentriques qui s'élargissaient, se croisaient, formaient des motifs impossibles. Puis elle s'éleva. Quelques gouttes d'abord, puis davantage,

suspendues dans l'air comme des diamants liquides, tournoyant lentement autour du lit où reposaient Blanche et son enfant.

Les femmes reculèrent, terrifiées.

— Seigneur, protégez-nous, balbutia l'une d'elles en se signant.

Mais ce n'était pas fini.

Le sol vibra sous leurs pieds. Pas violemment, doucement, comme un cœur qui bat, comme une respiration profonde. Les pierres de la maison, vieilles de plusieurs siècles, semblèrent s'éveiller, résonner d'une énergie qu'elles avaient oubliée depuis longtemps. Des fissures apparurent dans le mortier, non pas destructrices, mais lumineuses, des veines dorées qui pulsaient au rythme de cette vibration.

Et enfin, le vent.

Les volets, pourtant solidement fermés, s'ouvrirent d'un coup. Mais au lieu du froid glacial de l'hiver, c'est une brise tiède qui s'engouffra dans la pièce. Elle portait un parfum de printemps, de fleurs sauvages, de terre après la pluie. Elle caressa les joues des femmes pétrifiées, fit danser les flammes, souleva les cheveux de Blanche.

Et au centre de tout cela, l'enfant.

Ses yeux étaient grands ouverts maintenant. Et ils brillaient.

D'un éclat qui contenait le feu, l'eau, la terre et l'air.

D'un éclat qui contenait les Quatre Souffles.

Le silence retomba aussi soudainement que le prodige avait commencé. Les flammes reprirent leur taille normale. L'eau retomba dans la bassine. Le sol cessa de vibrer. Le vent se tut. Les volets se refermèrent doucement, comme poussés par une main invisible.

Seule la Doyenne n'avait pas bougé.

Elle se tenait au pied du lit, ses yeux gris fixés sur l'enfant, des larmes silencieuses coulant sur ses joues ridées.

— Les Quatre Souffles, murmura-t-elle d'une voix brisée par l'émotion. Ils sont en elle. Tous les quatre. Unis comme ils ne l'ont pas été depuis... depuis...

Elle ne termina pas sa phrase.

Elle n'en avait pas besoin.

Toutes les femmes présentes avaient compris.

Cette enfant n'était pas ordinaire.

Cette enfant était un miracle.

Blanche, tremblante, regarda sa fille. La terreur aurait dû l'envahir. Elle aurait dû avoir peur de cette créature qui avait fait danser les éléments à sa naissance. Mais en croisant le regard de son enfant, ce regard doré, lumineux, innocent, elle ne ressentit qu'une chose.

Un amour infini.

— Ma petite lumière, chuchota-t-elle en embrassant le front du bébé. Ma petite étoile.

PARTIE 4 — Le Don

La Doyenne s'approcha lentement. Elle tendit une main ridée et la posa sur la tête de l'enfant. Ses yeux se fermèrent, et ses lèvres bougèrent en silence, formant des mots dans une langue que personne d'autre ne comprenait.

Puis elle rouvrit les yeux.

— Comment l'appelleras-tu ? demanda-t-elle d'une voix grave.

Blanche n'hésita pas.

Le nom était venu à elle pendant sa grossesse, murmuré par le vent, chanté par les ruisseaux, gravé dans ses rêves. Elle l'avait su avant même de savoir que l'enfant serait une fille.

— Aélys, répondit-elle. Elle s'appellera Aélys.

Aélys.

Le nom flotta dans l'air de la pièce comme une prière.

La Doyenne hocha lentement la tête, ses yeux gris brillant d'une lueur approbatrice.

— Aélys, répéta-t-elle. Celle qui porte la lumière. C'est un nom juste. Un nom vrai.

Elle se tourna vers les autres femmes, qui se tenaient toujours près du mur, n'osant pas s'approcher. La peur se lisait sur leurs visages, mais aussi l'émerveillement. Elles avaient vu des choses cette nuit qu'elles n'oublieraient jamais.

— Ce que vous avez vu ne doit pas quitter cette pièce, dit la Doyenne d'une voix ferme. Personne ne doit savoir. Pas encore. Pas tant que l'enfant n'est pas en sécurité.

— Mais... qu'est-ce qu'elle est ? osa demander Mathilde, la sage-femme. Qu'est-ce qui s'est passé ?

La Doyenne soupira. Elle fit quelques pas vers la fenêtre, écarta légèrement le volet et regarda au-dehors. La neige tombait toujours, silencieuse, recouvrant le monde d'un manteau blanc.

— Il existe une légende, commença-t-elle sans se retourner. Une légende aussi vieille que notre foi. Elle raconte qu'au commencement, avant les hommes, avant même les anges, il y avait le Souffle. Une force primordiale, née de la lumière elle-même. Ce Souffle s'est divisé en quatre : le feu, l'eau, la terre et l'air, pour créer le monde que nous connaissons.

Elle se tourna vers Blanche et l'enfant.

— Mais parfois, très rarement, le Souffle choisit de se réunir. De s'incarner dans un être humain. Un être capable de manier les quatre éléments comme un seul. Un être de lumière pure.

— Et Aélys..., murmura Blanche.

— Aélys est cet être, confirma la Doyenne. La dernière fois qu'un tel enfant est né, c'était il y a plus de mille ans. On dit que Marie de Magdala elle-même portait ce don, transmis par le Christ en personne. Depuis, le Souffle s'est fragmenté, dispersé à travers les lignées. Certaines femmes naissent avec une affinité pour le feu. D'autres pour l'eau, la terre ou l'air. Mais jamais les quatre ensemble. Jamais... jusqu'à ce soir.

Elle s'approcha du lit et posa à nouveau sa main sur la tête d'Aélys. L'enfant dormait maintenant, paisiblement, comme si les prodiges de sa naissance n'avaient été qu'un rêve.

— Cette enfant est un espoir, dit la Doyenne. Un espoir pour nous tous. Sa lignée portera le Souffle à travers les siècles. Et un jour, peut-être dans des centaines d'années, une femme de son sang se lèvera pour accomplir ce que nous ne pouvons qu'imaginer.

— Mais les croisés..., intervint l'une des femmes. Si jamais ils apprennent...

— Ils ne doivent pas apprendre, coupa la Doyenne. Personne ne doit apprendre. Surtout pas...

Elle s'interrompit. Ses yeux se plissèrent, comme si elle sentait quelque chose au loin. Quelque chose de sombre.

— Surtout pas qui ? demanda Blanche, soudain inquiète.

La Doyenne ne répondit pas tout de suite. Elle semblait écouter quelque chose que les autres ne pouvaient pas entendre. Puis son visage se durcit.

— Le Cercle du Vallum, dit-elle enfin. Ils sont là. Dans le camp des croisés. Et ils ont senti la naissance d'Aélys.

Un frisson parcourut la pièce.

— Qui sont-ils ? demanda Mathilde.

— Des chasseurs, répondit la Doyenne. Pas des chasseurs ordinaires. Ils traquent tout ce qui menace la Muraille, cette barrière entre notre monde et les ténèbres. Ils croient protéger l'humanité. Mais leur peur les aveugle. Pour eux, un être comme Aélys n'est pas un miracle. C'est une menace. Une abomination à détruire avant qu'elle ne grandisse.

Blanche serra son enfant plus fort contre elle.

— Non, souffla-t-elle. Non, ils ne la toucheront pas. Je ne les laisserai pas...

La Doyenne posa une main apaisante sur son épaule.

— Calme-toi, mon enfant. Nous la protégerons. Tous ensemble. Mais cette nuit... cette nuit sera longue.

Elle se redressa et fit face aux femmes.

— Restez ici. Barricadez la porte. Ne laissez entrer personne. Je vais aller prévenir les Parfaits. Si le Cercle vient... nous serons prêts.

Elle se dirigea vers la porte, mais s'arrêta sur le seuil. Elle se retourna une dernière fois vers Blanche et Aélys.

— Tu as donné naissance à un miracle, Blanche. Un miracle qui changera le monde. Mais les miracles... les miracles ont toujours un prix.

Sur ces mots, elle disparut dans la nuit.

Et quelque part, en contrebas de la montagne, dans le camp des ombres, des hommes en armure levaient déjà les yeux vers Montségur.

Ils avaient senti la lumière.

Et ils venaient l'éteindre.

PARTIE 5 — Le Camp des Ombres

Le camp des croisés s'étendait au pied de Montségur comme une bête assoupie, ses milliers de feux rougeoyant dans la nuit telles des yeux de braise. Mais à l'écart du campement principal, dissimulé dans un repli de la vallée, se dressait un ensemble de tentes plus modestes, plus sombres, que les soldats ordinaires évitaient instinctivement.

Le quartier du Cercle du Vallum.

Ici, pas de chants, pas de rires, pas de ces bruits de beuverie qui animaient le reste du camp en cette nuit de fête. Les Chasseurs du Vallum ne célébraient pas la Nativité comme les autres. Pour eux, cette nuit était une nuit de veille, une nuit où les barrières entre les mondes s'amincissaient dangereusement.

Au centre des tentes, sous un pavillon de toile noire marqué d'une croix rouge sang, le Commandant Renaud de Montfort consultait une carte ancienne à la lueur d'une unique chandelle. C'était un homme de cinquante ans, au visage taillé à la serpe et au regard d'acier. Vingt années au service du Cercle avaient blanchi ses cheveux et durci son cœur. Il avait vu des choses que la plupart des hommes n'auraient pas supportées. Il avait tué des créatures que la plupart des hommes ne pouvaient pas imaginer.

Et cette nuit, il sentait quelque chose.

Quelque chose d'anormal.

La Muraille vibrait. Il le percevait dans ses os, dans sa chair, dans ce sixième sens que tous les Chasseurs développaient avec le temps. Une perturbation. Une onde. Comme une pierre jetée dans un lac parfaitement calme.

Non. Pas une pierre. Un rocher. Une montagne entière.

Renaud se leva brusquement, renversant sa chaise. Son cœur battait la chamade. Jamais, en vingt années de service, il n'avait ressenti une telle signature. Les quatre Souffles. Ensemble. Unis en une seule et même source, là-haut, dans la forteresse maudite.

Impossible, songea-t-il. Les quatre ne se sont pas manifestés ensemble depuis l'époque de Marie de Magdala.

Et pourtant, il le sentait. Aussi clairement qu'il sentait le froid mordant de cette nuit de décembre.

La toile de la tente se souleva. Un homme entra, jeune, essoufflé, les yeux exorbités.

— Commandant, dit-il en s'agenouillant, la voix tremblante. Vous l'avez senti aussi ?

— Comment aurais-je pu ne pas le sentir, Geoffroy ? répondit Renaud d'une voix dangereusement calme. Tous les Chasseurs du camp ont dû le percevoir. Une telle onde...

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Renaud fit quelques pas dans la tente, les mains croisées derrière le dos. Son esprit tournait à toute vitesse, analysant les implications.

— Une naissance, murmura-t-il. À minuit exactement. La nuit de la Nativité. Ce ne peut être qu'une naissance.

Un enfant porteur des Quatre Souffles.

C'était à la fois une menace et une opportunité. Une telle créature, si elle grandissait, pourrait devenir la plus puissante que le monde ait jamais connue. Elle pourrait renforcer la Muraille à des niveaux jamais atteints. Ou la détruire. Car le Souffle était une force neutre, ni bonne ni mauvaise. Tout dépendait de celui qui le portait.

Et le Cercle du Vallum ne prenait pas de risques.

— Combien d'hommes as-tu sous tes ordres cette nuit ? demanda Renaud.

— Une douzaine, Commandant. Les autres sont...

— Une douzaine suffira. Choisis tes cinq meilleurs. Nous montons.

Geoffroy blêmit.

— Nous... nous montons ? Mais Commandant, la forteresse est imprenable. Le siège dure depuis des mois et...

— Nous n'attaquons pas la forteresse, imbécile, coupa Renaud avec mépris. Nous nous infiltrons. J'ai fait cartographier tous les passages secrets de cette montagne. Il en existe un, ancien, oublié de tous, qui mène directement au village cathare.

Il attrapa son épée et la ceignit à sa taille.

— Notre mission est simple, poursuivit-il. Trouver l'enfant. L'éliminer. Avant qu'elle ne devienne une menace.

Geoffroy hésita.

— Commandant... c'est la nuit de la Nativité. Tuer un nouveau-né, cette nuit entre toutes...

Les yeux de Renaud flamboyèrent de colère.

— La Nativité ? Tu oses me parler de la Nativité ? Écoute-moi bien, garçon. Le Christ lui-même nous a confié la garde de la Muraille. Il a sacrifié sa vie

pour que nous protégions ce monde des ténèbres. Et tu voudrais que je laisse vivre une créature qui pourrait ouvrir les portes de l'Enfer ?

Il s'approcha de Geoffroy, le dominant de toute sa hauteur.

— Un enfant n'est qu'un enfant. Mais un enfant qui porte les Quatre Souffles devient un adulte qui porte les Quatre Souffles. Et un adulte avec ce pouvoir... c'est la fin de tout ce que nous défendons.

Il recula d'un pas.

— Alors, tu viens ? Ou tu préfères rester ici à pleurnicher sur la Nativité ?

Geoffroy baissa les yeux.

— Je viens, Commandant.

— Bien. Rassemble les hommes. Nous partons dans une heure.

Geoffroy sortit de la tente, laissant Renaud seul avec ses pensées. Le Commandant se tourna vers la carte étalée sur sa table, vers le point marqué d'une croix rouge qui indiquait la forteresse de Montségur.

— Une abomination, murmura-t-il. C'est tout ce que tu es, petite créature. Une abomination qu'il faut étouffer dans son berceau.

Il ne savait pas, ne pouvait pas savoir, que cette « abomination » serait un jour l'ancêtre de celle qui sauverait la Muraille qu'il prétendait protéger.

L'ironie de l'Histoire est parfois cruelle.

PARTIE 6 — Aldric

Parmi les hommes que Geoffroy rassembla cette nuit-là, il y en avait un qui ne ressemblait pas aux autres.

Aldric de Servian avait vingt-deux ans. C'était un jeune homme grand et mince, aux cheveux châtaignes et aux yeux d'un vert sombre, presque forêt. Il portait l'armure des Chasseurs du Vallum avec une raideur qui trahissait son inexpérience : il n'avait rejoint le Cercle que depuis deux ans, et c'était sa première mission d'envergure.

Mais ce n'était pas l'inexpérience qui le distinguait des autres.

C'était le doute.

Aldric était né dans une famille de petite noblesse du Languedoc, trop pauvre pour prétendre aux honneurs mais trop fière pour se mêler au peuple. Son père avait été chevalier, mort à la croisade contre les Albigeois quand Aldric n'avait que huit ans. Sa mère l'avait élevé seule, lui transmettant les valeurs de l'honneur et de la justice.

« Un vrai chevalier protège les innocents », lui disait-elle. « Il ne frappe jamais celui qui ne peut se défendre. »

Ces mots l'avaient accompagné toute sa vie. Ils l'avaient guidé quand, à vingt ans, un recruteur du Cercle du Vallum lui avait proposé de rejoindre leurs rangs. On lui avait parlé d'une mission sacrée : protéger le monde des forces des ténèbres, maintenir la Muraille, combattre le mal sous toutes ses formes.

Aldric avait accepté avec enthousiasme.

Mais deux années au sein du Cercle avaient érodé cet enthousiasme.

Il avait vu des choses. Des choses qu'on ne lui avait pas dites lors de son recrutement. Il avait vu des Chasseurs brûler des villages entiers sur un simple soupçon. Il avait vu des femmes accusées de sorcellerie torturées jusqu'à ce qu'elles avouent des crimes qu'elles n'avaient pas commis. Il avait vu des enfants arrachés à leurs mères parce qu'un éclaireur avait « senti » quelque chose en eux.

Et chaque fois, il s'était tu.

Chaque fois, il s'était dit que les supérieurs savaient mieux que lui. Qu'ils avaient leurs raisons. Que le mal qu'ils faisaient était nécessaire pour un bien plus grand.

Mais cette nuit...

Cette nuit était différente.

— Tu as entendu les ordres ? lui demanda son compagnon, un homme trapu nommé Bertrand.

Aldric hocha la tête sans répondre. Ils se tenaient à l'entrée de la tente de rassemblement, ajustant leurs armes et leur équipement. Autour d'eux, les autres Chasseurs faisaient de même : des hommes endurcis, aux visages fermés, qui ne semblaient pas troublés le moins du monde par la nature de leur mission.

— Un bébé, insista Bertrand à voix basse. On va tuer un bébé, Aldric. La nuit de Noël.

— Je sais.

— Et ça ne te fait rien ?

Aldric serra les dents.

— Ce sont les ordres.

— Les ordres, répéta Bertrand avec amertume. Toujours les ordres. Tu sais ce que ma mère m'a dit quand je suis parti rejoindre le Cercle ? Elle m'a dit : « Ne deviens pas un monstre au nom de Dieu. » Je me demande ce qu'elle penserait si elle me voyait ce soir.

Aldric ne répondit pas. Mais les mots de Bertrand trouvèrent un écho en lui, réveillant des questions qu'il avait enfouies depuis trop longtemps.

Qu'est-ce qu'un monstre ?

Celui qui naît avec un pouvoir qu'il n'a pas choisi ?

Ou celui qui tue un innocent parce qu'on le lui ordonne ?

Le Commandant Renaud apparut, l'interrompant dans ses pensées. Son visage était de marbre, ses yeux deux éclats de glace.

— Nous sommes prêts, annonça-t-il. Vous connaissez la mission. Nous entrons, nous trouvons l'enfant, nous l'éliminons, nous sortons. Pas de témoins. Pas de pitié. C'est compris ?

Un murmure d'assentiment parcourut le groupe.

— Bien. En route.

Ils se mirent en marche, silhouettes sombres se fondant dans la nuit enneigée. Aldric suivit, son cœur battant un rythme de plus en plus erratique à mesure qu'ils s'éloignaient du camp.

Un bébé.

On va tuer un bébé.

Il pensa à sa mère, à ses paroles, à tout ce qu'elle lui avait enseigné.

Un vrai chevalier protège les innocents.

Mais qui était innocent, dans cette guerre ? Les Cathares que le Cercle aidait à massacerer ? L'enfant qui venait de naître avec un pouvoir qu'elle n'avait pas demandé ? Ou les Chasseurs eux-mêmes, persuadés de servir une cause juste ?

Aldric ne connaissait pas la réponse.

Mais il sentait, au plus profond de son être, qu'il la découvrirait cette nuit.

D'une façon ou d'une autre.

PARTIE 7 — L'Ascension

Le passage secret dont avait parlé le Commandant Renaud existait bel et bien.

Dissimulé derrière une cascade gelée, à flanc de montagne, son entrée était si étroite qu'il fallait se faufiler de profil pour y pénétrer. Mais une fois à l'intérieur, le tunnel s'élargissait, serpentant à travers la roche dans une obscurité totale que seules leurs torches parvenaient à percer.

L'air était glacial et humide, chargé d'une odeur de terre et de pierre millénaire. Le silence n'était troublé que par le bruit de leurs pas et le crépitement des flammes. Personne ne parlait. Chacun était enfermé dans ses propres pensées, ses propres appréhensions.

Aldric marchait en queue de groupe, juste devant Bertrand. La lueur de sa torche projetait des ombres dansantes sur les parois du tunnel, créant des formes grotesques qui semblaient les observer, les juger.

Tu vas tuer un enfant, semblaient dire les ombres. Un nouveau-né innocent. Est-ce pour cela que tu as rejoint le Cercle ?

Il secoua la tête, chassant ces pensées. Il devait se concentrer. La mission. Les ordres. C'était tout ce qui comptait.

Et pourtant...

— On approche, murmura le Commandant à l'avant du groupe.

Le tunnel commençait à monter, de plus en plus raide. Les Chasseurs progressaient en silence, leurs mouvements fluides trahissant des années d'entraînement. Ils avaient fait cela des dizaines de fois : s'infiltrer, frapper, disparaître. C'était leur spécialité.

Mais jamais pour tuer un bébé.

Enfin, ils atteignirent l'extrémité du tunnel. Une ouverture étroite donnait sur l'extérieur, dissimulée derrière un buisson de ronces gelées. Le Commandant fit signe de s'arrêter et risqua un œil au-dehors.

Le village cathare.

Il était là, blotti contre les flancs de la forteresse, ses maisons de pierre et de chaume recouvertes de neige fraîche. Quelques lumières brillaient encore aux fenêtres : les Cathares veillaient, malgré l'heure tardive. La nuit de Noël.

— Geoffroy, murmura Renaud. Où exactement ?

L'éclaireur ferma les yeux, se concentrant sur ce sixième sens qui lui permettait de percevoir les perturbations de la Muraille.

— Là, dit-il en désignant une maison à l'écart des autres. C'est là que je sens la signature. Elle est... puissante. Plus puissante que tout ce que j'ai jamais ressenti.

Renaud hocha la tête.

— Parfait. Nous y allons. Formation standard. Pas de bruit. Pas d'erreur.

Ils se glissèrent hors du tunnel, un par un, se fondant dans les ombres du village. La neige étouffait leurs pas, complice involontaire de leur mission meurtrière. Les rares gardes cathares, transis de froid et fatigués par des mois de siège, ne virent rien.

Aldric suivait le mouvement, mais chaque pas lui coûtait davantage. Son cœur battait si fort qu'il avait l'impression que tout le village devait l'entendre. Ses mains tremblaient, pas de froid, mais de quelque chose d'autre. Quelque chose qu'il n'osait pas nommer.

De la peur ?

Ou de la honte ?

Ils approchèrent de la maison désignée par Geoffroy. À travers les volets clos, une faible lumière filtrait. On entendait des voix à l'intérieur, des voix de femmes, douces, murmurantes. Et parfois, le gazouillis léger d'un nourrisson.

L'enfant.

Elle était là.

Le Commandant fit un signe. Les Chasseurs se positionnèrent : deux à l'arrière de la maison, deux sur les côtés, et les deux derniers, dont Aldric, à l'entrée principale avec Renaud.

— Prêts ? chuchota le Commandant.

Des hochements de tête silencieux lui répondirent.

— Alors allons-y.

D'un coup de pied puissant, il enfonça la porte.

PARTIE 8 — L'Intrusion

La porte vola en éclats, projetant des fragments de bois dans la pièce.

Les femmes hurlèrent.

Blanche, qui somnolait sur le lit avec Aélys dans les bras, se redressa d'un bond, le cœur battant la chamade. Ses yeux, encore voilés de sommeil, s'écarquillèrent d'horreur en voyant les silhouettes sombres qui envahissaient sa maison.

Des hommes en armure. Des épées. Des croix rouges sur leurs poitrines.

Le Cercle du Vallum.

— Non ! cria-t-elle en serrant Aélys contre elle. Non, non, non !

Les autres femmes reculèrent contre le mur, terrifiées. Mathilde tenta de se placer devant le lit, mais un Chasseur la repoussa brutalement, l'envoyant s'écraser au sol.

Le Commandant Renaud entra le dernier, son regard balayant la pièce jusqu'à ce qu'il se pose sur Blanche et l'enfant dans ses bras.

— C'est elle, dit-il d'une voix froide. La voilà.

Il fit un pas en avant.

— Donnez-moi l'enfant. Et personne ne sera blessé.

Blanche secoua la tête, des larmes de terreur coulant sur ses joues.

— Non. Je vous en supplie. Elle n'a rien fait. Ce n'est qu'un bébé...

— Ce n'est pas « qu'un bébé », coupa Renaud. C'est une abomination. Une créature qui menace tout ce que nous défendons. Donnez-la-moi, et je vous promets une mort rapide pour elle. Sans souffrance.

— JAMAIS !

Le cri venait de la porte de la pièce adjacente. La Doyenne apparut, droite malgré son grand âge, ses yeux gris flamboyant d'une colère antique.

— Vous ne toucherez pas à cette enfant, Chasseur. Pas tant que je vivrai.

Renaud la toisa avec mépris.

— Une vieille sorcière cathare. Quelle menace impressionnante.

— Je suis plus que cela, répondit la Doyenne. Et vous le savez.

Elle leva une main, et l'air de la pièce sembla se charger d'électricité. Les flammes des chandelles vacillèrent. Une brise venue de nulle part fit claquer les manteaux des Chasseurs.

Renaud fronça les sourcils.

— Une manipulatrice du Souffle. Intéressant. Mais vous n'êtes qu'une, vieille femme. Et nous sommes six.

— Sept, rectifia Aldric malgré lui.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Il avait parlé sans réfléchir, par pur réflexe, et il regretta immédiatement ses paroles. Le Commandant le fixa avec une irritation à peine voilée.

— Sept, concéda-t-il. Raison de plus pour ne pas résister.

La Doyenne ne cilla pas.

— Vous pouvez nous tuer. Toutes. Mais cette enfant vivra. C'est écrit.

— Rien n'est écrit, rétorqua Renaud. Sauf ce que nous écrivons nous-mêmes.

Il leva son épée.

— Dernière chance. L'enfant.

Blanche serra Aélys plus fort. Le bébé, réveillé par le chaos, commença à pleurer, un cri aigu, perçant, qui sembla résonner au-delà des murs de la maison.

Et quelque chose d'étrange se produisit.

Les flammes des chandelles s'élevèrent soudain, hautes, vives, dorées. L'eau du seau près de la cheminée se mit à bouillonner. Le sol trembla sous leurs pieds. Et le vent, ce vent impossible, revint, soufflant à travers la pièce malgré les murs fermés.

Les Quatre Souffles.

Répondant au cri de leur porteuse.

Plusieurs Chasseurs reculèrent, effrayés malgré leur entraînement. Même Renaud parut troublé pendant un instant.

Mais seulement un instant.

— Elle est plus puissante que je ne pensais, admit-il. Raison de plus pour l'éliminer maintenant.

Il leva son épée au-dessus de Blanche et de l'enfant.

— Au nom du Cercle du Vallum et de la protection de la Muraille, je condamne cette créature...

— NON !

Le cri résonna dans la pièce.

Et cette fois, il ne venait pas de Blanche.

Il ne venait pas de la Doyenne.

Il venait d'Aldric.

PARTIE 9 — Le Choix

Aldric ne sut jamais exactement ce qui s'était passé en lui à cet instant.

Peut-être était-ce la vue de cette mère terrifiée, serrant son enfant contre elle avec la force du désespoir. Peut-être était-ce le cri du bébé, innocent, vulnérable, ignorant du sort qui l'attendait. Peut-être était-ce le souvenir de sa propre mère, de ses paroles, de tout ce qu'elle lui avait enseigné sur l'honneur et la justice.

Ou peut-être, simplement, avait-il atteint sa limite.

La limite de ce qu'un homme peut accepter de faire au nom d'une cause.

Avant même de réaliser ce qu'il faisait, il avait tiré son épée et s'était interposé entre Renaud et le lit où reposaient Blanche et Aélys.

Le silence qui suivit fut assourdissant.

— Qu'est-ce que tu fais, garçon ? demanda Renaud d'une voix dangereusement basse.

Aldric ne recula pas. Sa main tremblait sur la poignée de son épée, mais sa voix resta ferme.

— Je refuse.

— Tu refuses ?

— Oui. Je refuse de tuer un enfant. Un nouveau-né. La nuit de la Nativité. C'est... c'est monstrueux.

Renaud le dévisagea comme s'il avait perdu l'esprit.

— Monstrueux ? MONSTRUEUX ? Ce qui est monstrueux, c'est cette créature qui pourrait détruire la Muraille ! Ce qui est monstrueux, c'est ta lâcheté devant ton devoir !

— Mon devoir, répliqua Aldric, est de protéger les innocents. C'est ce qu'on m'a appris. C'est pour ça que j'ai rejoint le Cercle. Pour protéger. Pas pour massacer des bébés !

Il fit un pas en avant, sa lame pointée vers son ancien commandant.

— Si le Cercle en est réduit à tuer des nouveau-nés, alors le Cercle a perdu son âme. Et je refuse d'en faire partie.

Un murmure choqué parcourut les autres Chasseurs. Personne ne s'était jamais opposé au Commandant Renaud. Personne n'avait osé.

Renaud, lui, avait dépassé la surprise. Son visage était maintenant un masque de rage froide.

— Tu es un traître, Aldric de Servian. Un traître à ton ordre, à ta mission, à ton Dieu.

— Si mon Dieu veut que je tue des enfants, alors ce n'est pas mon Dieu.

Les mots flottèrent dans l'air, lourds de conséquences.

Renaud leva son épée.

— Alors tu mourras avec eux.

Il attaqua.

Aldric para le coup de justesse, le choc du métal contre le métal résonnant dans la pièce. Les deux hommes s'affrontèrent, leurs lames s'entrechoquant avec une violence féroce. Aldric était plus jeune, plus rapide, mais Renaud avait l'expérience de dizaines de combats. Ils étaient égaux.

Les autres Chasseurs hésitèrent. Devaient-ils intervenir ? Aider leur commandant ? Mais contre l'un des leurs ?

La Doyenne ne leur laissa pas le temps de décider.

Elle leva les deux mains et prononça des mots dans une langue ancienne, si ancienne qu'elle précédait le latin, le grec, peut-être même l'humanité. Une vague de force invisible frappa les Chasseurs, les projetant contre les murs. L'un d'eux heurta une poutre et s'effondra, inconscient. Un autre fut jeté à travers la fenêtre, disparaissant dans la nuit.

Le chaos régnait.

Aldric et Renaud continuaient leur duel, indifférents au reste. Leurs épées dessinaient des arcs mortels dans l'air, chaque coup porté avec l'intention de tuer. Du sang commença à couler : un peu celui d'Aldric, entaillé à l'épaule ; un peu celui de Renaud, griffé au visage.

— Tu crois pouvoir me vaincre, garçon ? haleta Renaud. J'ai tué des démons plus puissants que toi !

— Peut-être, répondit Aldric. Mais vous n'avez jamais affronté quelqu'un qui n'avait rien à perdre.

Il feinta sur la gauche, puis pivota sur la droite. Sa lame trouva une ouverture dans la garde de Renaud et s'enfonça dans son flanc, entre deux plaques d'armure.

Le Commandant hurla de douleur et recula, une main pressée contre sa blessure. Du sang, noir dans la pénombre, coulait entre ses doigts.

— Tu... tu me le paieras..., gronda-t-il.

Mais il savait qu'il avait perdu. Blessé, affaibli, avec la moitié de ses hommes hors combat, il ne pouvait plus mener l'assaut.

— Repli ! ordonna-t-il aux Chasseurs encore debout. REPLI !

Les survivants obéirent, traînant leurs camarades blessés vers la porte. Renaud fut le dernier à partir. Sur le seuil, il se retourna vers Aldric, ses yeux brûlant de haine.

— Tu es mort, Aldric de Servian. Le Cercle te traquera jusqu'aux confins du monde. Tu ne connaîtras jamais la paix. Jamais.

— Alors qu'il me traque, répondit Aldric. Au moins, je mourrai avec mon honneur intact.

Renaud cracha à ses pieds, puis disparut dans la nuit.

Le silence retomba sur la maison.

Aldric resta debout un moment, son épée encore levée, le souffle court. Puis, lentement, il la baissa. Ses jambes tremblaient. L'adrénaline du combat refluait, laissant place à l'épuisement.

Il se retourna.

Blanche le regardait, Aélys serrée contre sa poitrine. Ses yeux étaient pleins de larmes, mais pas de terreur. De gratitude.

— Merci, murmura-t-elle. Merci...

Aldric ne répondit pas. Il ne savait pas quoi dire.

Il venait de trahir tout ce en quoi il avait cru.

Et pourtant, pour la première fois depuis deux ans, il se sentait en paix avec lui-même.

PARTIE 10 — Après la Bataille

La Doyenne fut la première à rompre le silence.

Elle s'avança vers Aldric, ses pas lents mais assurés, ses yeux gris scrutant le jeune homme comme s'ils pouvaient lire dans son âme. Et peut-être le pouvaient-ils.

— Tu saignes, dit-elle simplement.

Aldric baissa les yeux vers son épaule. La blessure qu'il avait reçue pendant le combat saignait abondamment, imbibant sa tunique de rouge sombre. Il ne l'avait même pas sentie.

— Ce n'est rien, répondit-il.

— Ce n'est pas rien. Assieds-toi.

Ce n'était pas une suggestion. Aldric obéit, se laissant tomber sur un tabouret près de la cheminée. Les autres femmes commençaient à se relever, hébétées, réalisant peu à peu qu'elles étaient encore en vie.

La Doyenne s'approcha de lui avec des linges propres et une fiole contenant un liquide verdâtre. Elle entreprit de nettoyer sa plaie avec des gestes experts, indifférente à ses grimaces de douleur.

— Pourquoi ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi nous avoir sauvées ? Tu es l'un d'eux. Un Chasseur du Vallum. Tu aurais pu nous laisser mourir et accomplir ta mission.

Aldric réfléchit un moment. La question méritait une réponse honnête.

— Parce que... parce qu'il y a des limites. Des limites qu'un homme ne doit pas franchir, même pour une cause qu'il croit juste. Tuer un enfant... un nouveau-né... c'était au-delà de ces limites.

La Doyenne hocha lentement la tête.

— Et maintenant ? Tu ne peux plus retourner parmi les tiens. Le Cercle te considérera comme un traître. Ils te traqueront, comme l'a dit ton commandant.

— Je sais.

— Tu n'as plus de foyer. Plus de famille. Plus de place dans ce monde.

— Je sais.

Elle termina de bander sa blessure et se redressa, le regardant dans les yeux.

— Alors reste avec nous.

Aldric cligna des yeux, surpris.

— Quoi ?

— Reste avec nous. Avec les Cathares. Tu as prouvé cette nuit que tu valais mieux que ceux qui t'ont formé. Tu as prouvé que tu avais un cœur, et une âme, et un honneur que le Cercle a essayé de t'arracher.

Elle posa une main sur son épaule valide.

— Ici, tu trouveras une nouvelle famille. Un nouveau but. Et peut-être... peut-être la rédemption que tu cherches sans le savoir.

Aldric ne savait pas quoi répondre. Tout ce qu'il avait connu, tout ce en quoi il avait cru, venait de s'effondrer en une seule nuit. Il était perdu, à la dérive, sans ancre.

Mais quelque chose dans les mots de la Doyenne trouva un écho en lui. Une possibilité. Un espoir.

— Je... j'accepte, dit-il finalement. Je resterai. Je vous protégerai. C'est tout ce que je sais faire.

La Doyenne sourit, un sourire rare, précieux, qui illumina son visage ridé.

— Alors bienvenue parmi nous, Aldric de Servian. Ou devrais-je dire... Aldric des Parfaits.

PARTIE 11 — La Promesse

Plus tard, alors que l'aube commençait à poindre à l'horizon, Aldric se retrouva seul avec Blanche et Aélys.

Les autres femmes s'étaient retirées pour se reposer, épuisées par les événements de la nuit. La Doyenne était partie alerter les autres Parfaits, organiser les défenses au cas où le Cercle tenterait une nouvelle attaque. Le village cathare, secoué par l'intrusion, reprenait lentement son souffle.

Aldric était assis près du feu mourant, fixant les braises sans vraiment les voir. Blanche, sur le lit, berçait doucement Aélys, qui s'était rendormie.

Un silence paisible régnait. Le premier vrai silence depuis des heures.

— Tu aurais pu mourir, dit finalement Blanche.

Aldric leva les yeux vers elle.

— Oui.

— Pourquoi avoir risqué ta vie pour nous ? Tu ne nous connais même pas.

Il réfléchit un moment.

— Ma mère, dit-il enfin. Elle m'a toujours dit qu'un vrai chevalier protège les innocents. Qu'il ne frappe jamais celui qui ne peut se défendre. J'avais oublié ces mots. Cette nuit... cette nuit, je m'en suis souvenu.

Blanche le regarda longuement, ses yeux brillants dans la lumière de l'aube naissante.

— Ta mère doit être une femme sage.

— Elle l'était. Elle est morte il y a trois ans.

— Je suis désolée.

— Ne le sois pas. Elle serait fière de ce que j'ai fait cette nuit. Je le sais.

Un autre silence s'installa, mais ce n'était pas un silence gêné. C'était un silence de compréhension, de deux âmes qui se reconnaissaient malgré les circonstances impossibles qui les avaient réunies.

— Elle est spéciale, n'est-ce pas ? demanda Aldric en désignant Aélys du regard.

Blanche caressa les cheveux de son enfant.

— Oui. Plus que je ne l'aurais jamais imaginé.

— La Doyenne dit qu'elle porte les Quatre Souffles. Qu'un tel don ne s'est pas manifesté depuis des siècles.

— C'est ce qu'elle dit.

— Alors... le Cercle avait raison de la craindre ?

Blanche leva les yeux vers lui, et son regard se durcit.

— Non. Ils avaient tort. Aélys n'est pas une menace. Elle est une promesse. Une lumière dans ces ténèbres. Et je refuse de croire qu'une lumière puisse être mauvaise.

Aldric hocha lentement la tête. Il comprenait. Mieux encore, il ressentait la même chose. En regardant ce petit être endormi dans les bras de sa mère, il ne voyait pas une abomination. Il voyait un miracle.

Un miracle qu'il avait failli détruire.

Cette pensée le fit frissonner.

— Je veux faire une promesse, dit-il soudain.

Blanche le regarda, surprise.

— Une promesse ?

Aldric se leva et s'approcha du lit. Lentement, avec une révérence presque religieuse, il mit un genou à terre devant Blanche et Aélys.

— Je fais le serment de protéger cette enfant, déclara-t-il d'une voix grave. Cette nuit, et toutes les nuits qu'il me reste. Je serai son gardien, son bouclier, son épée. Tant que je vivrai, aucun mal ne l'atteindra.

Blanche sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Tu n'as pas à faire ça. Tu as déjà tant donné...

— Ce n'est pas une obligation, coupa Aldric. C'est un choix. Mon choix. Le premier vrai choix que je fais depuis que j'ai rejoint le Cercle.

Il tendit la main et, avec une douceur infinie, effleura le front d'Aélys. L'enfant bougea dans son sommeil, un sourire passant fugitivement sur ses lèvres minuscules.

— Je te protégerai, petite lumière, murmura-t-il. Je te le jure.

À cet instant, la porte de la maison s'ouvrit. La Doyenne entra, s'arrêtant net en voyant la scène : Aldric agenouillé, sa main sur le front d'Aélys, Blanche en larmes.

Elle ne dit rien. Elle n'avait pas besoin de dire quoi que ce soit.

Elle avança simplement et posa sa main ridée sur la tête d'Aldric, comme elle l'avait fait pour Aélys quelques heures plus tôt.

— Tu as prononcé un serment, dit-elle. Un serment de protection. Un serment de lumière contre les ténèbres.

— Oui.

— Alors sache ceci, Aldric de Servian. Ce serment ne mourra pas avec toi. Il se transmettra. De génération en génération. À travers ton sang, ta lignée, tes descendants.

Ses yeux gris se mirent à briller d'une lueur prophétique.

— Un jour, dans des siècles, un homme de ton sang se tiendra aux côtés d'une femme du sang d'Aélys. Et ensemble, ils accompliront ce que nous ne pouvons qu'imaginer. Ils seront la promesse accomplie. L'union de la lumière et de la protection. Le Souffle et l'Acier, enfin réunis.

Aldric sentit un frisson parcourir tout son être.

— Comment pouvez-vous savoir cela ?

La Doyenne sourit.

— Parce que je le vois. Dans tes yeux. Dans les siens. Dans les fils invisibles du destin qui vous lient déjà l'un à l'autre. Cette nuit, tu n'as pas seulement sauvé une enfant, Aldric. Tu as scellé l'avenir.

Elle retira sa main et fit un pas en arrière.

— Maintenant, repose-toi. L'aube se lève, et avec elle, un nouveau jour. Un nouveau commencement.

Elle quitta la pièce aussi silencieusement qu'elle y était entrée.

Aldric resta agenouillé un moment encore, le poids de ses paroles pesant sur ses épaules. Puis, lentement, il se releva.

Blanche le regardait avec une expression qu'il ne sut pas déchiffrer. Gratitude ? Émerveillement ? Peut-être les deux.

— Merci, dit-elle simplement.

— Non, répondit-il. Merci à toi. À elle. Cette nuit, vous m'avez rendu à moi-même.

Il se dirigea vers la porte, puis s'arrêta sur le seuil. Il se retourna une dernière fois.

— Je veillerai sur vous. Toutes les deux. Jusqu'à mon dernier souffle.

Et sur ces mots, il sortit dans l'aube naissante, laissant Blanche et Aélys baignées dans la première lumière du jour.

La lumière d'un nouveau commencement.

PARTIE 12 — Épilogue

Les années passèrent.

Aélys grandit sous le regard bienveillant de sa mère, de la Doyenne, et d'Aldric, devenu son protecteur le plus dévoué. Elle était une enfant curieuse, vive, avec des yeux qui semblaient toujours voir au-delà des apparences. Le don qu'elle portait en elle se manifesta peu à peu, d'abord par de petits prodiges, puis par des actes de plus en plus puissants.

Elle apprit à maîtriser les Quatre Souffles sous la tutelle de la Doyenne. Le feu obéissait à ses émotions, l'eau à ses désirs, la terre à sa volonté, le vent à ses pensées. Elle devint ce que les Cathares appelaient une « Parfaite », non pas au sens religieux, mais au sens littéral. Une femme accomplie, équilibrée, en harmonie avec les forces de l'univers.

Le siège de Montségur prit fin en mars 1244.

La forteresse tomba, comme l'avait prédit l'Histoire. Plus de deux cents Parfaits furent brûlés vifs sur un immense bûcher au pied de la montagne. Mais ni Aélys, ni Blanche, ni Aldric ne figuraient parmi eux. Ils avaient fui en octobre 1243, guidés par une vision de la Doyenne qui leur avait montré ce qui allait arriver.

La Doyenne, elle, était restée.

Elle avait choisi de mourir avec les siens, de rejoindre les flammes plutôt que de vivre en fuyant. Ses derniers mots à Aélys avaient été :

« La lumière ne meurt jamais, mon enfant. Elle se transforme. Elle se transmet. Porte-la avec fierté, et transmets-la à celles qui viendront après toi. »

Aélys n'oublia jamais ces paroles.

Elle eut des enfants.

Des filles, toutes, comme si le destin lui-même avait voulu préserver la lignée féminine du Souffle. Chacune porta en elle une partie du don, certaines plus fortes, d'autres plus faibles, mais jamais la flamme ne s'éteignit complètement.

Aldric vécut jusqu'à un âge avancé. Il ne se maria jamais, consacrant sa vie entière à la protection d'Aélys et de ses descendants. On raconte qu'il mourut paisiblement, dans son sommeil, un sourire aux lèvres, comme si la mort elle-même n'était qu'un passage vers une autre forme de service.

Mais avant de mourir, il avait eu un fils.

Un fils né d'un amour bref et intense avec une femme qu'il avait rencontrée lors de ses voyages. Un fils qu'il avait nommé Guillaume, et à qui il avait

transmis l'histoire de cette nuit de Noël 1236. L'histoire du choix. L'histoire du serment.

Guillaume eut des fils.

Qui eurent des fils.

Qui eurent des filles.

Des générations de protecteurs, portant en eux le souvenir d'Aldric, le rebelle, le traître, le sauveur. Certains rejoignirent le Cercle du Vallum, ignorant peut-être l'ironie de leur sang. D'autres restèrent à l'écart, simples gardiens sans bannière, fidèles au serment originel. Et parmi ces descendants, une lignée particulière se distingua, celle qui transmettra à ses filles un cœur empathique, une sensibilité profonde aux souffrances d'autrui, comme si l'âme d'Aldric elle-même veillait à travers elles.

Et la lignée d'Aélys continua aussi.

Des filles qui eurent des filles. Des prêtresses, des guérisseuses, des femmes ordinaires qui portaient en elles quelque chose d'extraordinaire. Le Souffle, fragmenté mais jamais éteint, traversant les siècles comme un fleuve souterrain.

Parfois, les deux lignées se croisaient. Un descendant d'Aldric protégeant une descendante d'Aélys sans même le savoir. L'Histoire répétant son motif, encore et encore, préparant le terrain pour le moment où tout s'accomplirait enfin.

Et puis vint l'année 2025.

Dans une bibliothèque d'Oxford, une jeune libraire aux cheveux blond vénitien et aux yeux vert d'eau feuilletait un manuscrit ancien. Elle s'appelait Clara. Elle ignorait tout de son héritage, tout des siècles de transmission qui avaient mené jusqu'à elle. Elle ne savait pas que le sang d'Aélys coulait dans ses veines, que le Souffle des Quatre Éléments dormait au plus profond de son être, attendant d'être éveillé.

Elle leva les yeux.

Et croisa le regard d'un homme.

Grand. Brun. Des yeux d'un brun foncé qui semblaient porter le poids du monde. Il s'appelait Michael. Lui non plus ne savait pas encore qu'il descendait d'Aldric de Servian par sa mère Eleanor, une femme à l'empathie remarquable qui lui avait transmis, malgré l'éducation rigide imposée par son père Edward, cette sensibilité profonde aux autres, cet instinct de protection qui sommeillait dans son sang depuis huit cents ans.

Leurs regards se rencontrèrent.

Et quelque chose s'éveilla.

Quelque chose d'ancien. De puissant. De destiné.

Le serment prononcé une nuit de Noël, près de huit cents ans plus tôt, commença à s'accomplir.

Le Souffle et l'Acier.

La Lumière et la Protection.

Clara et Michael.

Ils ne le savaient pas encore.

Mais ils étaient le commencement et l'aboutissement.

L'alpha et l'oméga d'une histoire qui avait traversé les siècles.

Et quelque part, au-delà du voile du temps, Aélys souriait.

◆ ◆ ◆

FIN